

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 31 juillet 1897

---

### Discours prononcé par M. Louis FLANDRIN, Professeur de Troisième

Mon Général,

En acceptant de présider cette distribution des prix, vous ne donnez pas seulement à la jeunesse une marque de bienveillante sympathie, dont nous sommes aussi reconnaissants qu'honorés ; il me semble que votre présence au milieu de nous, à cette place, est pour nous plus qu'un encouragement. Vous avez bien voulu distraire en faveur de simples écoliers, un peu de ce temps que vous consacrez si utilement aux progrès de notre armée, et cependant vous n'avez pas cru frustrer la patrie. Vous montrez ainsi l'intérêt qui, même au point de vue militaire, s'attache aux questions d'enseignement. Ces enfants et ces jeunes gens, qui seront dans quelques années des soldats, se préparent dès le Lycée aux devoirs qu'ils devront remplir plus tard. L'instruction qu'ils reçoivent ne s'adresse pas seulement à leurs intelligences, elle réagit sur leurs cœurs et sur leurs volontés : elle fortifie et relève leur patriotisme.

Chers Elèves,

Je crois que je n'étonne personne de vous, en affirmant bien haut que vos maîtres, qui se donnent tant de peine pour enrichir vos esprits de connaissances diverses, ne se désintéressent d'aucun des sentiments qui ennoblissent vos âmes, et qu'en particulier, en s'efforçant de faire de vous des hommes cultivés, ils prétendent former en même temps des citoyens aimant leur patrie et capables de lui rendre des services.

Mais peut-être pensez-vous tout bas que le patriotisme est inné chez vous, qu'il n'a pas besoin de vous être enseigné, et que, si vous ne le possédiez pas, nous ne saurions vous le donner, car il n'a rien à voir avec les livres. Vous ne manquerez pas de me citer, à l'appui de votre thèse, les exemples des volontaires de 1792, des grognards de Napoléon et de nos petits mobiles de 1870-71, dont la plupart, sans doute, n'étaient pas de grands clercs mais qui n'en ont pas moins trouvé dans leur cœur cette vraie science du courage et du dévouement, qu'aucun maître le leur avait apprise.

Je me garderai bien de contester que le patriotisme puisse se trouver chez des âmes pour ainsi dire incultes, ni que des ignorants nous en remontent quelquefois quand il faut agir et s'exposer au péril. Bien loin de nier ce patriotisme des humbles et des illettrés, je veux au contraire lui rendre hommage. C'est un spectacle admirable de voir ces élans spontanés de courage et d'abnégation. Il semble qu'il y ait chez l'homme, à côté des tendances égoïstes, un instinct de dévouement et d'héroïsme, qui, chez quelques-uns, compense et rachète les défaillances du plus grand nombre. Oui, le patriotisme peut exister, il existe chez des hommes

dépourvus de toute instruction. Le paysan le moins dégrossi, l'ouvrier le plus rude en ont leur part, et il est bon vraiment que cette grandeur morale soit à la portée de tous, et que tous les cœurs puissent battre à l'unisson devant la majesté du drapeau.

Remarquez cependant, Messieurs, qu'en arrivant au corps, les jeunes conscrits reçoivent une sommaire éducation patriotique. On ne leur apprend pas seulement des mouvements et des attitudes : en même temps qu'on les façonne à la discipline militaire, on leur inculque le respect de la hiérarchie, l'esprit de corps, le détachement de soi-même. Peu à peu, ils prennent conscience de ce qu'est l'armée, c'est-à-dire la nation elle-même, s'exerçant et se dévouant pour le salut de tous. Les mots de patrie et d'honneur, ceux aussi de devoir et de sacrifice, revêtent pour eux un sens plus précis et plus impérieux. Quand il faudra marcher, ils seront prêts : ils savent ce qu'est un soldat.

Mais, si leur initiation à ces grandes idées a été si rapide, c'est qu'elle était préparée par l'instruction et l'éducation que la plupart ont reçues à l'école. C'est là qu'ils ont fait connaissance avec leur patrie. Là, on leur en a montré l'image, là, on leur en a raconté le passé, là, on leur en a nommé les plus illustres enfants. Tous les notions qu'ils ont acquises, même les plus étrangères en apparence à l'idée de patrie, ont tourné cependant au profit de cette grande cause, parce que plus l'esprit est éclairé, plus l'âme est capable de discerner ses devoirs et de s'y attacher.

Il est un mot fameux, à l'obsession duquel j'essaierais vainement de me dérober. On a dit, vous le savez, que c'était l'instituteur allemand qui avait triomphé à Sadowa. Il serait donc aussi le vainqueur de Sedan ? Mais non ! si dans ces tristes jours, malgré notre courage, nous avons dû céder à l'ennemi, ce n'est pas qu'il fût mieux instruit, ni mieux élevé que nous ; notre défaite a tenu à d'autres causes, que je n'ai pas à rechercher ici. Le mot que l'on répète est un paradoxe, l'expression faussée et inacceptable d'une vérité évidente. Qui songe en effet à nier l'influence de l'école sur les idées et les mœurs d'un peuple ?

Mais, si telle est l'efficacité qu'on a pu attribuer à un enseignement sommaire et destiné à tous, que devons-nous penser à ce point de vue, chers élèves, de la formation plus complète et plus raffinée que vous recevez au Lycée ? N'avons-nous pas le droit de soutenir que vos études – classiques ou modernes – renferment une haute vertu patriotique ?

Parmi les connaissances qui vous sont données, il en est dont votre pays est, du moins en partie, l'objet direct, comme la géographie et l'histoire. En vous enseignant quelle place la France tient dans le monde, quel rôle elle a joué parmi les nations, ces sciences vous intéressent à sa cause et déjà presque vous engagent pour elle. Plus ces études sont approfondies, plus l'idée qu'elles nous donnent de la patrie est exacte, plus elles nous attachent à cette « personne », qui est la France. Elles ne nous cachent d'ailleurs, ni ses malheurs, ni ses fautes. Ses revers nous la font aimer plus que ses gloires peut-être. Quant à ses fautes, ce sont les nôtres. Il importe que nous n'ignorions pas celles d'autrefois, pour tâcher d'en éviter de semblables.

Certes, vos professeurs d'histoire et de géographie ont une belle part dans la formation de votre patriotisme. Il m'est arrivé plusieurs fois de la leur envier, mais je ne saurais m'arrêter à ce sentiment sans réduire injustement le rôle de vos autres maîtres.

L'étude des langues et des littératures antiques ou modernes, la lecture des grands écrivains, moralistes, poètes, conteurs même, l'apprentissage du style, les exercices de composition, en un mot la formation littéraire contribuent, sans que vous vous en doutiez peut-être, à fortifier en vous le patriotisme. Et comment ? me direz-vous. En vous rendant plus capables de penser et de sentir. A mesure que vous devenez plus habiles à lire dans votre âme, vous comprenez mieux pourquoi vous devez aimer votre patrie. A un vague instinct succède un sentiment raisonné, puissant et plein de charme. Votre imagination vous représente avec une force persuasive toute la poésie qui réside dans l'idée de patrie. Votre mémoire vous rappelle, avec les exemples les plus frappants des héros du passé, les maximes les plus belles des moralistes et des poètes. La grande voix d'un Corneille s'élève à vos oreilles et celles d'un Hugo ou d'un Lamartine lui répondent. Quand il s'agit de prêcher ce culte national, des hommes comme Bossuet et Voltaire se donnent la main et confondent leur éloquence, et, pour peu que vous ayez lu vos classiques, c'est un concert qui vous entoure, un hymne harmonieux et varié qui vous entraîne.

« Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !  
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes :  
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes.  
.....  
Mourir pour le pays est un si digne sort  
Qu'on briguerait en foule une si belle mort. »  
*Corneille, Horace, II, 1 et 3*

Voilà ce que dit Corneille, et voici ce que répond Victor Hugo :

« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie  
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.  
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau,  
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère  
Et, comme ferait une mère,  
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau. »  
*V. Hugo, Chants du Crépuscule, hymne*

Mais après nos auteurs nationaux, si qualifiés pour nous bien parler de notre patrie, à quelle source meilleure pourrions-nous puiser que dans cette littérature gréco-latine, si imprégnée de l'esprit civique et de l'amour de la liberté ? Cette étude n'est pas le monopole de ceux d'entre vous qui suivent l'enseignement classique. Elle figure aussi au programme de l'enseignement moderne : on a pensé avec raison qu'un homme cultivé ne pouvait s'en passer.

De ces vieux textes, si jeunes de par leur immortalité, rayonne un ardent enseignement. Ce sont, par exemple, les adieux d'Hector à Andromaque. Il est tout ému des paroles qu'elle vient de lui adresser et du sort qui attend la malheureuse s'il est vaincu et tué ; mais une pensée si

poignante ne peut avoir raison de son courage. Il ne veut point s'exposer à rougir devant les Troyens et les Troyennes. D'ailleurs n'est-il point habitué à combattre au premier rang, pour conserver la gloire de son père et la sienne ? Alors il prend dans ses bras son enfant, son fils unique, ce petit être, qui un instant auparavant était effrayé par le casque de son père, et, l'élevant vers le ciel, il adresse aux dieux une prière bien digne d'un héros. Il ne demande pas pour cet enfant si cher une longue vie, ni une existence heureuse, mais « que l'on dise un jour à son retour des combats : il est bien plus brave que son père ! » (1)

Ce sont ces drames d'Eschyle « tout plains du souffle de Mars » (2), ce sont les belles paroles de Socrate refusant de quitter son cachot et disant à Criton : « Ta sagesse te laisse-t-elle oublier que la patrie est chose plus précieuse qu'un père, qu'une mère et que tous les aïeux, qu'elle est plus sacrée, plus auguste, et tient une place plus grande aux yeux des dieux et des hommes de sens, qu'il faut respecter sa patrie, lui céder et flatter son courroux plus qu'on ne le ferait pour un père. » (3). Ce sont surtout les vibrantes harangues de Démosthène, véritable prédication de patriotisme. Le grand orateur fait écho au langage de Socrate, quand il définit le bon citoyen celui qui ne se croit pas né seulement pour son père et pour sa mère, mais pour sa patrie. « Celui qui se croit né seulement pour ses parents, attend la mort que la nature et le destin lui préparent : le citoyen qui se croit né aussi pour la patrie, aime mieux mourir que de la voir esclave (4). »

Et chez les Latins, c'est Virgile, le doux poète, disant si bien : « Il n'y a qu'un seul salut pour des vaincus, c'est de n'en espérer aucun (5) » C'est Horace s'arrêtant de chanter ses plaisirs pour s'écrier : « Il est doux, il est beau de mourir pour sa patrie (6) ! » C'est Cicéron bravant la colère d'Antoine : « J'ai méprisé les glaives de Catilina, je ne craindrai pas les tiens. Jeune, j'ai défendu la République, vieux, je ne l'abandonnerai pas (7). » Belles paroles, sanctionnées par la mort, comme l'avaient été celles de Démosthène. C'est encore Lucain, disant par la bouche de Caton : « Non, je ne m'arracherai pas de toi, ô Rome, avant de t'avoir embrassée mourante, je m'attacherai, ô Liberté, à ton doux nom et jusqu'à ton ombre vaine (8). »

Je ne veux pas multiplier davantage ces citations : il est évident que toute cette littérature antique est une école de patriotisme et de liberté. Aussi, quelle influence n'a-t-elle pas exercée sur nos Français à diverses époques, en particulier à la fin du siècle dernier ? Demandez à l'illustre Taine combien il entre de l'esprit classique dans l'âme des hommes de la Révolution ; et sans doute on commit alors bien des crimes au nom de la liberté, sous le patronage des héros de la Grèce et de Rome, mais beaucoup de belles actions aussi et de grandes choses s'autorisèrent de ces fascinants souvenirs.

(1) *Illiade*, VI, 479

(2) *Aristophane, Grenouilles*, 1021

(3) *Platon, Criton*, XII

(4) *Démosthène, Pour la Couronne*, LIX, 205

(5) *Virgile, Enéide*, II, 354

(6) *Horace, Odes*, III, 2

(7) *Cicéron, Philippiques*, II, XLVI, 121

(8) *Lucain, Pharsale*, II, 301

Aussi bien sous le règne de Louis XIV, dans le palais même du roi, le propre fils de Sa Majesté, en recueillant – d'une oreille plus ou moins distraite – les graves leçons de l'évêque de Condom, s'entendait dire : « Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie ... Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'état la plus propre à produire de grands hommes (1). »

Voyez-vous que Bossuet enseignait au dauphin la morale civique et qu'il lui faisait admirer les héros républicains de l'ancienne Rome ? A mon avis c'est peut-être le plus bel hommage qui ait jamais été rendu à la vertu éducatrice de cet indestructible passé.

L'enseignement secondaire que vous recevez, mes chers amis, est l'héritier lointain peut-être, mais direct des programmes suivis par Bossuet, pour l'éducation de son royal élève. En passant du château de Versailles dans nos modestes classes, cet enseignement n'a pas perdu l'habitude de prononcer souvent les noms de patrie et de liberté.

Vous me direz peut-être que, si vous admettez à la rigueur l'influence de la culture littéraire sur le patriotisme, il vous paraît difficile d'attribuer aucun effet analogue à la culture scientifique, et vous voudrez sans doute m'embarrasser, en me demandant, par exemple, en quoi le plus excellent cours de mathématiques démontre la nécessité d'aimer sa patrie. Je vous accorde bien volontiers que les théorèmes de la géométrie et les lois de la physique sont neutres au milieu des nations armées. La vérité scientifique, malgré la boutade de Pascal, reste identiquement la même en deçà et au-delà des Pyrénées ou des Vosges. Mais, Pasteur, dont vous entendiez ici même l'an dernier un si bel éloge (2), Pasteur a dit, vous le savez : « Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit en avoir une », et il a montré par son exemple, que chez les savants, le patriotisme, pour être plus épuré que chez d'autres, n'en est ni moins fort, ni moins fier.

Comment n'en serait-il pas ainsi ? L'obstacle le plus ordinaire à l'éclosion d'un noble sentiment comme celui-là, à l'accomplissement des grands devoirs qu'il impose, n'est-ce pas l'égoïsme, n'est-ce pas l'attachement aveugle aux mesquines exigences des convenances personnelles ? L'étude de la vérité, de quelque ordre qu'elle soit, nous force à sortir de notre étroitesse et non seulement à considérer ce qui est hors de nous, mais à reconnaître le prix supérieur de ce qui existe sans nous et qui nous domine. La contemplation de ces hauteurs habitue nos âmes aux vastes horizons ; nous apprenons insensiblement à voir de plus loin et de plus haut. Nous concevons plus facilement une réalité idéale comme la patrie, et, en saisissant mieux l'incomparable grandeur, nous sommes plus prêts à nous dévouer pour elle.

(1) *Bossuet, Discours sur l'Histoire universelle, IIIe partie, Chap VI, Ed Jacquinet, 514-531*

(2) *Discours de M. Péchoutre, professeur de sciences naturelles au Lycée Buffon*

Mais, nous dira-t-on, à gravir ainsi les sommets, on risque de perdre de vue les frontières qui séparent les peuples. Le sage de Lucrèce réfugié dans son observatoire serein prenait en pitié les mortels insensés qui s'agitaient à ses pieds et nos jeunes dilettanti de cette fin de siècle sont par eux-mêmes très portés à se détacher de ce qui passionnait leurs pères. Ne craignez-vous pas que cette culture raffinée, dont vous nous vantez les effets, n'achève de déraciner chez eux les vieux sentiments de respect et d'amour pour la patrie ? En fait, ne court-il pas parmi le monde une foule de sophismes contre la religion du drapeau ? Est-ce que les idées dissolvantes qui flottent dans l'air ne sévissent pas surtout dans les milieux où l'on étudie et où l'on prétend penser ? Et les ravages de cette philosophie désenchantée et subversive font envier le sort de ceux qui, par la simplicité de leur esprit et l'insuffisance de leur instruction, échappent encore à cette contagion.

Eh ! Messieurs, sans doute ce mal existe : nous ne l'ignorons pas et nous le déplorons avec vous ; l'idée de patrie, comme bien d'autres grandes idées, est battue en brèche aujourd'hui. Mais c'est précisément parce que ces sentiments sont attaqués, qu'il faut les fortifier et les armer. Or on ne peut les défendre que par une instruction bien comprise. Les laisser grandir tout seuls, dans l'ignorance du danger qui les menace, ce serait les exposer à une ruine certaine, ce serait les trahir.

Il en est un peu des convictions patriotiques comme des convictions religieuses. A côté de la *foi du charbonnier*, au-dessus d'elle, il y a place pour une religion éclairée. Nous avons aussi le *patriotisme du charbonnier*. Tout respectable qu'il soit, il ne peut vous suffire. Non, pour rester sincère dans une âme cultivée, le patriotisme a besoin de s'affiner et de se transformer comme elle. Il ne perdra rien de sa profondeur, en devenant plus large et plus élevé. Il sera d'autant plus fort qu'il s'accordera mieux avec toutes les autres aspirations de votre cœur.

Pourquoi ne pas le dire ? Il y a des manières sottes, sauvages même quelquefois, d'entendre et de pratiquer les meilleurs sentiments. Il y a par exemple certaine manière d'aimer sa patrie, qui consiste à croire et à répéter que nous sommes le premier peuple du monde, que nous n'avons qu'à parler pour être obéis, qu'à paraître pour vaincre. Hélas ! ce patriotisme-là n'est pas seulement aveugle, il est criminel. Il nous a coûté assez cher.

D'autres gens s'imagineront manifester dignement leurs sentiments filiaux envers la France en déniaut toute justice aux autres nations. En paix comme en guerre l'étranger pour eux sera toujours l'ennemi. Ils se réjouiront, quand ils apprendront qu'un accident fortuit survenu au-delà de la frontière a coûté la vie à un certain nombre de personnes. Pour eux, le sentiment de la patrie est incompatible avec celui de l'humanité.

Messieurs, L'instruction guérit le patriotisme de pareilles tares, et c'est un grand service qu'elle lui rend. Si l'amour du pays ne pouvait subsister que sous une forme aussi barbare, il serait destiné à disparaître bientôt. Mais non, ce noble sentiment est d'autant plus lui-même qu'il se purifie de toutes ces scories.

En France surtout le patriotisme a toujours été plus généreux qu'ailleurs. Il a toujours pensé, suivant la belle parole du poète antique, que rien de ce qui intéresse les hommes, ne saurait

lui demeurer étranger. Il a toujours regardé par-delà les frontières, moins pour prévenir quelque attaque du dehors que pour chercher à propager quelque progrès, pour sympathiser avec quelque noble cause. C'est par là que notre nation a conquis sur les autres une pacifique et mystérieuse influence et qu'un poète a pu dire :

« Tout homme a deux pays, le sien et puis la France. » (1)

Messieurs, en soutenant devant vous que l'instruction nourrit et élève le patriotisme, je ne prétends pas qu'elle suffise seule à cette œuvre. Elle ne saurait se passer du concours de l'éducation. Si l'on se contentait d'enrichir l'esprit, sans tremper et discipliner la volonté, on ferait fausse route, c'est évident. Mais il serait chimérique d'autre part d'entreprendre la formation du caractère, sans s'adresser à l'intelligence. L'instruction sans l'éducation est incomplète, dangereuse même. L'éducation sans l'instruction est impossible.

Il s'agit, chers élèves, de vous donner à la fois l'une et l'autre. C'est notre tâche, en même temps que celle de vos familles, tâche ardue mais passionnante. Ce n'est pas à nous de juger le résultat de nos efforts sur ce point. Mais nous pouvons du moins déclarer que l'œuvre nous tient à cœur, car en nous y dévouant, nous avons conscience de travailler pour la patrie.

## **Louis FLANDRIN**

(1864-1939)

*Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure*

*Agrégé de lettres (1887)*

*Professeur à Buffon (de 1895-1896 à 1903-1904)*

(1) *H. de Bornier, La Fille de Roland, III, 2*